

Le stade fait-il la ville? : 7e Forum Bâtir et Planifier

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Appendix**

Zeitschrift: **Tracés : bulletin technique de la Suisse romande**

Band (Jahr): **137 (2011)**

Heft 18: **Game over**

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



7^E FORUM BÂTIR ET PLANIFIER
LE STADE FAIT-IL LA VILLE?

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS	PAGE 02
EDITO	PAGE 03
LETZIGRUND	PAGE 04
URBANISME DE LA PEUR	PAGE 07
SHARED SPACES FOR MORE THAN ONE THING AT A TIME	PAGE 09
PROJET DE PARC SPORTIF A LA TUILLIÈRE LAUSANNE	PAGE 12
MÉTAMORPHOSE	PAGE 13
COMPTE RENDU DE LA TABLE RONDE	PAGE 14

Ont apporté leur contribution au forum «Le stade fait-il la ville?»:

LE GROUPE DE TRAVAIL BÂTIR+PLANIFIER:

Xavier FISCHER et Peter GIEZENDANNER, FSU romande
Claudia LIEBERMANN, Nicole SCHICK, Jacqueline SCHWARZ, SIA section Vaud

INTRODUCTION:

M. Xavier FISCHER, Mme Claudia LIEBERMANN, architectes-urbanistes EPF SIA FSU
M. Olivier FRANÇAIS, Conseiller municipal, Directeur des travaux, Ville de Lausanne

CONFÉRENCES:

Mme Marie-Claude BÉTRIX, architecte SIA FAS, Bétrix&Consolascio architectes, Zurich
Mme Liza FIOR, architecte, muf architecture/art LPP, Londres
M. Yves FEDRAZZINI, sociologue, Dr ès sciences, maître d'enseignement et de recherche au LASUR-EPFL

TABLE RONDE:

Mme Patricia CAPUA-MANN, architecte EPF FAS SIA, bureau MCM
M. Daniel ROSSELLAT, Syndic de la Ville de Nyon, président du Paléo festival de Nyon
M. Eric TILBURY, architecte EPFL, urbaniste, chef du projet Métamorphose, Service de l'urbanisme, Ville de Lausanne

MODÉRATION:

M. Francesco DELLA CASA, architecte cantonal, Genève

Ont participé à l'élaboration du présent cahier:

les personnes ci-dessus ainsi que
KCAP architectes urbanistes
Christophe CATSAROS, rédacteur en chef de la revue TRACÉS
Janka RAHM MELGAR, graphiste

Nous profitons de remercier toutes ces personnes pour leurs contributions.

Photographie de couverture: Stade du Letzigrund (Bétrix & Consolascio)

AVANT-PROPOS

En 2004, la SIA Vaud et la FSU romande se sont concertées pour offrir une occasion d'interaction accrue entre les architectes et les urbanistes à travers un forum annuel. L'urbaniste Urs Zuppinger constatait alors que nos champs d'activité étaient à la fois trop proches et trop distincts, que les échanges étaient rares, tandis que les interventions des uns et des autres alternaient et se côtoyaient dans la pratique en permanence.

La mise en application des politiques de développement durable a marqué un tournant et soulevé l'urgence d'une politique d'aménagement transversale et coordonnée entre tous les domaines impliqués. Les rencontres entre architectes et urbanistes se sont ainsi non seulement démultipliées mais enrichies quant aux sujets abordés et par les intervenants engagés. Elles se sont davantage ouvertes aux autorités et aux représentants des services publics, au milieu académique et à d'autres professions, telles que le paysagisme, le droit et l'ingénierie. Nos forums profitent ainsi actuellement d'éclairages diversifiés, d'invités de niveau international, du cadre exceptionnel de l'EPFL et de l'apport de ses chercheurs.

Bâtir et planifier aborde des sujets dans l'air du temps, toujours sous la forme d'une interrogation adressée à la fois aux conférenciers invités et aux auditeurs. Parmi eux: «La genèse du projet, quels projets pour quelles échelles territoriales?»; «Le rat des villes et le rat des champs, nouvelles perspectives de l'aire rurale»; «Habiter le parc: mode ou modèle?»; ou encore «Habiter la forte densité, un retour à l'lot?»

En 2011, «Le stade fait-il la ville?» a cherché à mettre en évidence le lien à la fois fusionnel et tourmenté entre stade et cité. En mettant en perspective les politiques récentes de lifting des équipements sportifs avec celles de leur (re)localisation dans les villes-centre, les invités au forum ont ouvert de nouvelles perspectives à ceux qui sont confrontés aux projets de stade. Ils ont également démontré qu'une interaction entre stade et vie citadine est possible. Il importe toutefois qu'architectes et aménagistes continuent de décrypter et de donner à voir les enjeux qui se cachent derrière l'actuel engouement pour les stades. Au-delà de la fascination qu'ils génèrent, comment éviter la coupure spatiale, sociale, économique que leur programme, taille et fonction exceptionnels induisent dans la ville?

Lausanne n'échappe pas à ces questions: au moment de la sortie de presse de ce cahier, le jury du concours pour le futur «Stade du Léman» sera en train de sélectionner le projet lauréat. Nouveau geste architectural au sud de la ville après le Rolex Learning Center de l'EPFL, ce stade d'environ 15 000 places sera le dernier né du grand projet «Métamorphose». Avec de nouveaux équipements, la capitale olympique sera devenue plus *fashion*, mais surtout plus à la hauteur des attentes des Lausannois et de ses quelque 30 000 sportifs et 330 associations qui comptent sur de meilleures infrastructures. Le forum B+P 2011 a permis de mettre en évidence qu'au-delà de ces programmes ambitieux, il y a un nouveau type d'espace public à inventer.

Les organisateurs du forum B+P cherchent encore à soutenir le débat sur le projet urbain en laissant une trace écrite de ces échanges, dont ce cahier constitue un premier pas en inaugurant une série.

Groupe de travail du forum B+P:

Claudia LIEBERMANN, architecte-urbaniste EPFL-SIA-FSU
Xavier FISCHER, architecte-urbaniste EPFL-SIA-FSU
Peter GIEZENDANNER, architecte-urbaniste EPFL-SIA-FSU
Nicole SCHICK, secrétaire générale SIA Vaud
Jacqueline SCHWARZ, architecte EPFL-SIA



Stadium: le lieu où l'on se tient – stare, stand, stehen...

Emblème de nombreuses capitales, le stade est devenu un *must*: toutes les grandes villes en veulent un. En passe de devenir un pôle urbain après les hypermarchés, les gares et les aéroports, il traduit de nouvelles attentes et requiert des installations renouvelées. Aujourd'hui, pour la ville, le bénéfice-image d'un stade est tel que son nom même se vend (naming rights). La vague actuelle de transformation des stades en arènes voit le secteur privé et les marques prendre une nouvelle place dans l'aménagement urbain. Les stades rendent ainsi les villes plus compétitives sur le plan international, attirant de gros investissements aux alentours. En même temps que le sport se mondialise, se marchande au prix fort et s'étend à l'échelle planétaire, les «adresses» locales tentent de se renforcer pour rivaliser en visibilité et la ville se voit confirmée comme objet de marketing. La professionnalisation du sport et sa commercialisation hissent inexorablement le stade au rang d'icône du «plus grand, plus vite, plus fort».

L'enjeu du stade est alors de taille: améliorer son image, élargir sa fréquentation, intégrer de nouveaux usages et assumer de multiples valeurs pour qu'il soit le plus fédérateur et rentable possible. Microcosme de notre société, le stade reste par ailleurs empreint des multiples contradictions qui se reflètent dans la constitution de la ville: lieu public contre privatisation et contrôle sécuritaire, emblème social contre image commerciale, identification populaire contre idolâtrie et star system, fête collective contre pulsions chauvines, attractivité contre nuisances... Le paradoxe de ces contradictions est peut-être atteint par ces stades brandis comme symboles de villes ou de régions alors qu'ils sont devenus les jouets privés d'investisseurs étrangers sans ancrage social ni culturel. Ou par ces autres stades bâtis sur des pans de ville gommés, qui ont laissé après-coup le goût amer d'une ruine architecturale, économique et sociale, car impossibles à rentabiliser¹.

En passant d'un équipement monofonctionnel hérité du zoning à une machine à événements planétaires, le stade reste un défi pour nous, professionnels de l'aménagement. Au géographe, il parle des politiques du sport et de répartition spatiale de grands équipements. Le stade intéresse le sociologue dans sa dimension identitaire et par le phénomène de foule. Le stade concerne l'aménagiste comme catalyseur de centralité et pour les problèmes propres aux installations à forte fréquentation. L'architecte voit dans le stade un objet XXL captivant à mettre en scène dans la skyline urbaine. Pour l'ingénieur, le stade est un laboratoire d'innovations technologiques et environnementales.

Certes, sur le plan territorial, le stade amplifie le rayonnement des villes-centres: c'est dans les agglomérations que réside désormais l'espoir de renouvellement dont il est porteur. On peut ainsi repérer dans le processus de répartition inégale du football et du spectacle de masses toutes les caractéristiques économiques d'une spécialisation des territoires².

Par ailleurs, la plupart des stades ne peuvent se situer qu'en périphérie. Isolés, entourés de vastes parkings, affichant une architecture étanche derrière des enceintes sécurisées, nombre de stades plus ou moins récents semblent hélas être interchangeables. Bien que d'autres affectations les accompagnent – rentabilité oblige –, nous partageons l'avis d'Eraldo Consolascio à leur sujet, qui constate qu'«on pourrait les construire n'importe où parce qu'ils ont depuis longtemps perdu le rapport au monde des habitants, des supporters»³.

Pour survivre, le stade doit dépasser désormais le simple cadre sportif et culturel en associant d'autres fonctions sociales et urbaines. Nouvel agora, son esthétique uniformisante, compacte, attire la masse et lui offre une nouvelle expérience de consommation abrégée avant ou après le match, dans un univers d'écrans, à l'image de notre quotidien. Toutefois, «peut-on parler du stade contemporain comme l'ont fait les pères modernes des paquebots, des avions et des machines, le réduire à un objet esthétique voire «érotique», comme une belle voiture ou comme les corps parfaits qu'il met en action?»⁴. En dehors de l'exploit esthétique, technique et commercial qu'il représente, quelle durabilité offre-t-il enfin? Comment en faire un matériau de projet structurant pour la ville? Pour qui et par qui?

Le stade nous interpelle en exigeant une démarche beaucoup plus complète dans sa phase de conception et un engagement plus fort des institutions et des partenaires financiers pour être plus qu'un accélérateur de projets économiques: un générateur de ville. La ville doit y être l'invitée d'honneur. L'arbitrage politique nous semble ici essentiel. En ce sens, nous ne pouvons que saluer l'effort de Zurich pour garder son stade au cœur de la ville et celui de Lausanne, qui encourage le stade-quartier.

Trois conférenciers, un modérateur et quatre invités à l'ouverture et à la table-ronde du forum ont contribué à répondre à ces questions. A l'image du Letzigrund, du projet de La Tuilière ou des interventions minimales sur l'espace public londonien, les concepts d'ouverture, d'intensification de la valeur d'usage, de mixité d'activités, d'appropriation collective hors événement, bref, du stade comme espace public, apparaissent comme une piste féconde à approfondir.

Pour le groupe de travail B+P

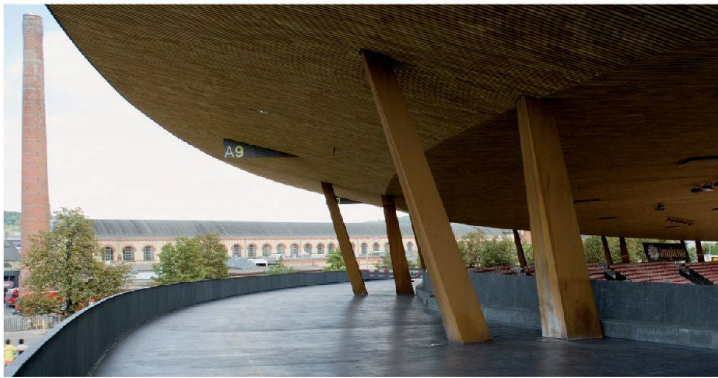
Claudia LIEBERMANN, architecte-urbaniste epfl-sia-fsu

¹ Entre autre les cas de Montréal et de l'Afrique du Sud après la dernière Coupe du monde

² Voir Perelman Marc, *L'ère des stades*, Gollion, Infolio, 2010

³ Interview d'Eraldo Consolascio, B & C Architekten – architectes du Letzigrund, pour le journal allemand *Die Tageszeitung*, 2008

⁴ Perelman, M., op.cit.



Coursive Stade du Letzigrund
(Bétrix & Consolascio)

STADE DU LETZIGRUND

Dans la ville moderne, le stade est toujours relégué à la périphérie de la ville. Les raisons semblent évidentes : le prix du terrain, l'impact physique du bâtiment, la difficulté de l'intégrer dans un quartier existant, les accès, le trafic, les problèmes de parking pour ne nommer que les plus récurrents.

Les événements liés à la violence dans les stades ont encore contribué à fortifier cette image qui à certaines occasions fait penser à une ville retranchée. La certitude qu'il n'y a pas d'alternative à cette situation rend le visiteur d'autant plus surpris lorsqu'il aborde le stade du Letzigrund. Je me rappelle d'un journaliste de la BBC, juste avant l'Euro 2008, assis avec moi sur les gradins pour une interview et qui ne pouvait croire que le stade demeurait ouvert au promeneur de 10h du matin à minuit en dehors des manifestations culturelles ou sportives nécessitant temporairement sa fermeture. Incrédule, il m'a demandé à trois reprises de répéter cette caractéristique dans son micro.

En 1925, lors de la construction du premier stade du Letzigrund au même emplacement qu'aujourd'hui, la parcelle occupée se trouvait dans une zone périphérique de la ville, juste à côté de l'abattoir municipal. D'abord stade de football pour le FC-Zürich, il s'enrichit dès 1928 de ce qui allait le rendre célèbre, l'athlétisme. De décennie en décennie, le stade se transforma, se reconstruit, le quartier du Letzigrund se densifia, jusqu'au moment où, préparant un concours d'architecture, la Ville de Zurich décida de détruire l'ancien stade et d'en reconstruire un nouveau au même endroit. Ce serait un stade entièrement financé par les impôts des citoyens, sans la «private partnership» actuellement à la mode chez les politiques, un stade d'athlétisme en tout premier lieu, une structure simple et ouverte, sans fonctions commerciales annexes, un stade intégré dans un quartier aux fonctions mixtes, avec des blocs d'habitations sur deux côtés, des bureaux et les abattoirs sur les deux autres. Un stade sans parking public, uniquement desservi par les transports en commun.

Cette convergence d'éléments antithétiques par rapport aux stades les plus récents rendait la tâche d'autant plus intéressante. Il s'agissait de prendre toute la mesure de ce que cette situation particulière pouvait offrir comme plus-value à la ville et à ses habitants. Redonner les presque sept hectares occupés par le stade et son enceinte au quartier, en faire une partie intégrante, une sculpture accessible et transparente. L'historien et critique Sylvain Malfroy exprime ainsi ce qu'il a ressenti au premier abord : «Ce qui frappe, lorsqu'on s'approche du stade, puis que l'on pénètre dans son enceinte, c'est son horizontalité, son adhérence au terrain, sa transparence au regard. Il y a bien un élément de grandeur monumentale dans l'envergure de son déploiement, mais cette monumentalité ne se condense nulle part en un emblème qui le ferait émerger du contexte urbain, qui forcerait à lever la tête en posture d'admiration. En d'autres termes, le stade du Letzigrund surprend par la dissimulation de sa taille réelle et l'oblitéra-

tion, vers l'extérieur, de tout effet spectaculaire fondé sur la grandeur»¹.

Il peut sembler étonnant que plus de septante pourcent de la population ait approuvé le budget de 120 millions (dont 10 pour l'organisation de l'Euro 2008) d'un stade aussi discret dans sa forme et dans son apparence. S'il est vrai que le projet gagnant du concours (avril 2004) a rapidement fait l'unanimité, il faut préciser que le meeting d'athlétisme est un événement particulier pour Zurich puisque les joutes sportives qui se déroulent au Letzigrund sont suivies par 350 millions de spectateurs dans le monde, faisant du stade le cadre de la plus importante fenêtre ouverte sur la ville chaque année. De plus, au moment de la votation au printemps 2005, l'échéance de l'Euro 2008 et le report de la construction du stade de football du Hardturm permettaient à la nouvelle construction de sauver la face de la ville.

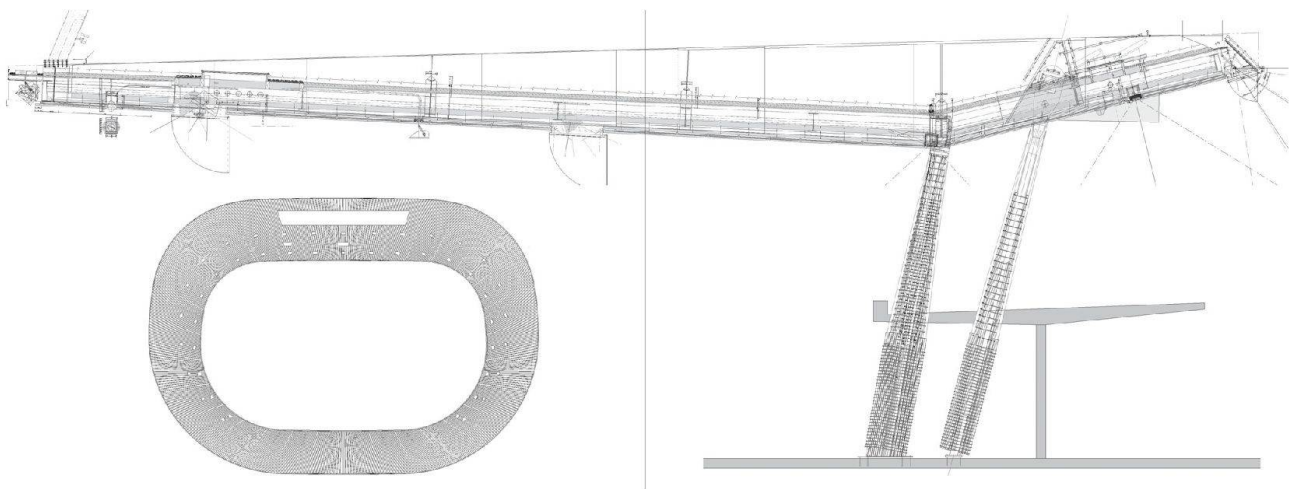
La modestie de l'implantation fait place certaines nuits, lors de manifestations sportives ou culturelles, à une présence particulièrement festive. Une mise en scène prend le relais grâce à un éclairage particulier, que l'on peut voir comme une alternative à la lumière concentrée sur quatre pylônes si violente habituellement dans les stades. Ici ce sont trente-et-un corps lumineux qui viennent éclairer uniformément le terrain. D'une hauteur de vingt mètres, répartis régulièrement tout autour de l'ovale de la toiture, ils signalent le stade bien loin à la ronde. De plus près, on peut observer qu'une palette de fonctions différentes trouve naturellement place dans un ensemble qui exploite le plus subtilement possible une topographie peu marquée, mais néanmoins utilisable dans une recherche d'équilibre entre les pleins et les vides, entre le construit et l'excavé.

Grâce à un surbaissement du terrain de jeu d'environ huit mètres par rapport au niveau actuel, le nouveau stade s'ouvre sans marche ni gradin sur tout le front de l'entrée principale à l'est, tandis qu'il s'élève sur une hauteur d'environ quatorze mètres – trois étages – sur sa face ouest. Après avoir engagé quelques pas depuis l'une des entrées, le promeneur peut embrasser tout l'espace intérieur du regard. Ne quittant pratiquement pas le niveau d'accès, il peut faire le tour de la construction, découvrant l'intérieur du stade à travers les cadrages successifs des passages traversants. Revenant au point de départ, il peut serrer davantage le virage et emprunter la rampe qui l'emmènera jusqu'au restaurant. Ici, au niveau le plus haut, son regard balaie l'intérieur du stade et domine, comme d'un balcon, les terrains d'entraînements et le quartier alentour. Scène et balcon composent une façade urbaine enveloppante et totalement accessible, la face extravertie d'un stade dont l'espace se retourne sur lui-même lorsque l'heure du spectacle est arrivée.

Cette typologie qui cherche à s'approprier les qualités paysagères du théâtre antique est soulignée encore par sa toiture



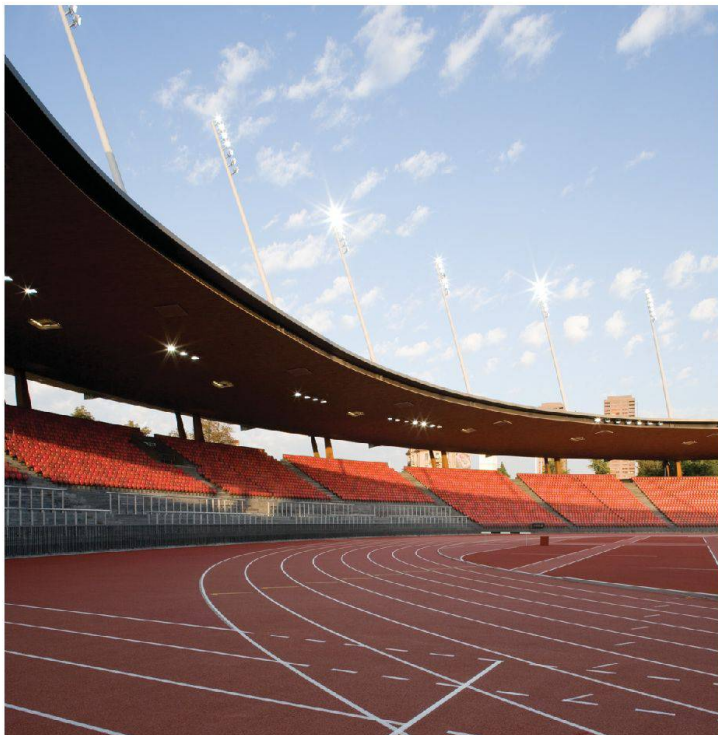
Vue nocturne, Stade du Letzigrund
(Béatrix & Consolascio)



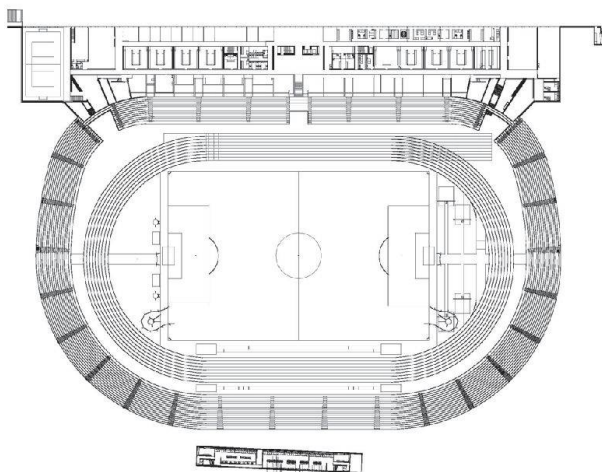
Détail constructif de la toiture, Stade du Letzigrund
(Béatrix & Consolascio)



Coupe longitudinale, Stade du Letzigrund
(Bétrix & Consolascio)



Letzigrund: échelle du quartier, perméabilités entre stade et ville
(Bétrix & Consolascio)



Plan, Stade du Letzigrund
(Bétrix & Consolascio)

qui le décolle littéralement de son assise au sol pour lui donner l'apesanteur d'un frisbee. Ce baldaquin s'incline côté est vers la ville, suivant l'asymétrie de l'implantation sur le site. L'apparence de légèreté de cette toiture était décisive pour l'identité typologique du complexe et pour son inscription dans le tissu urbain.

Elle est portée par trente-et-un couples de « piliers dansants », largement espacés les uns des autres et qui ouvrent sur d'innombrables points de vue à la fois vers la ville et le paysage ainsi que vers l'intérieur du stade.

Le programme fonctionnel du nouveau stade demandait de compléter le cahier des charges de l'ancien. Structure polyvalente aux exigences techniques pointues, il a été inauguré en été 2007, juste à temps pour accueillir la Golden League pour le meeting d'athlétisme. En 2008, trois matchs des Championnats d'Europe de Football se sont déroulés dans un Letzigrund densifié à une contenance de 30 000 spectateurs, 5 000 de plus que le nombre pour lequel il a été planifié. A l'avenir quatre mégaconcerts d'une contenance de 50 000 spectateurs (toutes places confondues, y compris sur le terrain) devraient compléter un programme jusqu'ici avant tout sportif. En 2010, U2 a inauguré cette fonction avec deux concerts, les 11 et 12 septembre.

Comme tous les stades, le Letzigrund remplit son rôle de théâtre de scènes de peine collective, parfois, autant que de scènes de joie lorsque tombent les records et que se figent les destins des héros populaires. Pendant quelques heures, ces lieux polarisent l'attention, avant de se vider de toute âme en un instant.

C'est pourquoi son rôle en tant qu'infrastructure contribuant à la vie du quartier avec son bistrot et ses terrains d'entraînement, ses possibilités de promenade ou ses raccourcis n'en devient que plus important.

Qui a dit: « Il faut savourer le théâtre de la place à l'envers, comme les Vénitiens. L'aborder à l'aube, modestement, quand le soleil est bas et la scène, vide? »

¹ Malfroy S., Hampe M., in Bétrix & Consolascio (2008), *Perspektivwechsel | A Shift in Perspective*, Zürich: gta Verlag. Allemand/anglais



STADES ET URBANISME DE LA PEUR

Depuis une vingtaine d'années, les questions de sécurité ont pris une part importante dans les questions d'architecture et d'urbanisme, au point d'en faire un des principes de la planification (Landauer 2009). Mais l'usage sécuritaire des grandes infrastructures sportives, en lien avec un urbanisme fondé sur la peur, risque de faire des stades des éléments clés d'une ville exclusive plutôt qu'inclusive, au même titre que les *gated communities* ou les *business centers*. Un tel *urbanisme de la peur* dont les règles sont appliquées un peu partout dans le monde est la spatialisation des décisions politiques acceptées au nom de la sécurité. Or l'architecture et l'urbanisme, s'ils donnent une forme construite à la sécurité urbaine, contribuent également à ce que nous appelons *la violence de l'urbanisation* (spatialisation des dominations sociales et de la peur de l'autre) et programment le parcage des pauvres «dangereux» et de l'enclavement des riches «menacés». Ce paradoxe alimente aujourd'hui ce que nous appellerions *le stade martial de l'urbanisation*. Mais le cycle complet de l'architecture et de l'urbanisme est de construire, détruire et de reconstruire. Voilà pourquoi les stratégies de sécurisation des villes sont par définition paradoxales, vouées, au moins partiellement, à l'échec: on ne peut sécuriser totalement des ensembles construits dont la disparition, à plus ou moins longue échéance et plus ou moins complète, est inscrite dans le projet.

Se sachant incapables de répondre à cette incertitude existentielle des villes, les responsables de la planification et de la sécurité urbaines en déplacent les enjeux en prétendant ramener de la certitude (*certainty*) par le développement d'innombrables technologies et tactiques de sécurité (*security*) et de sûreté (*safety*), au sens policier et militaire du terme. Cette confusion, analysée par Zigmunt Bauman (1999), perturbe la réflexion sur la sécurité. Car pour que ce déplacement d'un champ existentiel à un champ de bataille soit crédible, «l'ennemi» à combattre doit permettre à l'homme ordinaire de passer d'une peur diffuse de l'avenir et de la finitude de la vie à celle d'un ennemi social ou politique simplifié et ramené à une caricature de lui-même, l'insécurité qu'il produit se réduisant à des problèmes solubles simplement par la police, l'armée ou les services secrets, jeunes des quartiers pauvres, terroristes, casseurs, black blocs, skateurs, taggers... Dans les stades, cet ennemi est le hooligan, fasciste, cagoulé et tatoué.

Les stades sont des éléments structurants de l'organisation spatiale des villes et de leur sécurité. Ils sont les empreintes d'une démarche où l'architecture et l'urbanisme sont pensés indissociablement des techniques de sécurisation et de gestion de foule. Le rapport entre ville et sport a un impact sur le rôle des stades dont la construction sert de plus en plus à «fabriquer la ville». Par leur situation centrale ou périphérique, ils imposent des visions à long terme de la planification. A partir des stades, on pense l'espace de la ville, en les reliant aux gares, aux centres commerciaux, aux aéroports, aux quartiers d'habitations, aux nœuds autoroutiers, on pense les accès et la mobi-

lité urbaine à l'échelle de l'agglomération urbaine et de la région. La construction d'un stade ne répond donc pas seulement aux besoins grandissants de l'industrie du spectacle sportif, mais également à la nécessité d'organiser la ville à partir de «grands objets» architecturaux destinés à accueillir – plus ou moins occasionnellement – de «grands événements» (Mondial de foot, Jeux Olympiques, méga-concerts) qui ont vocation à produire de l'intensité urbaine.

A l'instar d'un aéroport et d'un centre commercial, le stade sert aussi de laboratoire de la sécurité des villes, selon un principe de séparation (des flux, des supporters opposés) qui renforce la ségrégation urbaine. La quête éternelle de l'homme d'un abri et sa volonté d'en fixer les limites a mené l'espèce des premières clôtures préhistoriques à l'architecture défensive, la privatisation de l'espace public, la disparition des rues par leur fermeture arbitraire et la marchandisation des pratiques sociales et culturelles contenues à l'intérieur de périmètres strictement bornés et contrôlés. Les architectes et urbanistes impliqués dans la construction de ces installations et la logistique des grands événements participent ainsi à la violence de l'urbanisation qui repose sur un principe de division et non plus de cohésion du territoire. Dans ce processus de redéfinition du programme des équipements sportifs, le rôle policier de l'architecte a été mis en évidence, sans qu'il ne s'accompagne le plus souvent d'un point de vue critique de l'urbanisme et des services publics sécuritaires.

La forme, mais aussi la fonction du stade, sont passées de sportives à militaires. On peut relater cette évolution en mentionnant les trois époques du «stade sécuritaire» de la ville et de sa contribution à l'urbanisme de la peur. Ces trois époques qui ont suivi un âge d'innocence (1890-1970) où un seul policier débonnaire semblait suffire à éviter tout débordement qui ne soit de joie populaire, sont:

1. Epoque de sécurisation du stade (des années 1970 à la catastrophe du Heysel en 1985): il s'agit d'éviter que certains spectateurs se transforment en «ennemis intérieurs» en raison de l'évolution du score par la mise en place de murs et de barrières infranchissables entre supporters opposés. C'est ce que l'on a également nommé la forme carcérale du stade.

2. Epoque de sécurisation des accès et alentours du stade (du Heysel à nos jours): il faut empêcher l'ennemi (le hooligan référencé comme tel) de parvenir jusqu'au stade et d'y faire entrer la menace. A cette fin, outre le fichage et le renseignement policier, la barrière Vauban (mobile, ajustable) connaît son heure de gloire, servant à délimiter le périmètre interdit, et configure le stade comme un sanctuaire sécurisé à l'intérieur duquel l'accent va être mis sur le confort (sièges, buvettes, toilettes, accès spacieux, vision du jeu), la qualité de l'accueil (développement important du rôle des stadiers) et le retour d'une atmosphère conviviale marquant la conversion des supporters en clients.

3. Époque de sécurisation de la ville entière pour sécuriser les stades, défendre leurs seuls alentours ne suffisant plus. Il faut empêcher l'ennemi d'accéder à la ville pour se livrer à des déprédations ou des affrontements et traquer sa présence sur tous les lieux stratégiques de la ville (gare, aéroport, centre surveillés par des policiers « spotters »...). Le but est de contenir *a priori* les personnes dangereuses en les parquant si possible loin de l'événement (chez eux serait l'idéal). Pour ce faire, il faut que le territoire à sécuriser offre des garanties de surveillance et d'organisation des flux de public. Cette époque est contemporaine: les acteurs en charge de l'organisation de spectacles sportifs pensent aujourd'hui la sécurité au-delà des strictes infrastructures sportives (les stades et leurs environs immédiats), la dissémination des participants dans l'espace urbain avant et après la rencontre et les problèmes qu'ils posent en termes de maintien de l'ordre ou de gestion des flux (Kaufmann et November dir. 2010).

Outre ces trois époques liées à la conception (tant intellectuelle qu'architecturale) du stade, vient poindre aujourd'hui une quatrième, inaugurée par l'attribution de la Coupe du monde de football de 2014 au Brésil et des Jeux Olympiques 2016 à Rio de Janeiro: celle de la sécurisation des quartiers populaires (favelas) susceptibles de menacer socialement le stade et l'événement qui s'y déroule, notamment en voulant y participer. Il s'agit de contenir la population dans ces favelas et, si cela ne suffit pas, d'en éradiquer les éléments jugés dangereux. Pour combattre l'ennemi public d'un grand événement, ses organisateurs contribuent – en amont – à la sécurisation « sociale » des villes en participant à la planification de l'éradication des quartiers potentiellement dangereux, à l'exemple des JO de Rio, où la disparition des favelas du dossier de candidature annonce la destruction de celles qui (sur)plombent et donc menacent les futures installations sportives.

La seule réponse à ce mouvement sportif de l'urbanisme de la peur est de promouvoir une planification qui « évite l'évitement » et basculer vers un nouveau modèle de sécurité urbaine où la transformation de l'espace s'inscrit dans un projet de développement social associant sécurité et vivre ensemble. Pour cela, les architectes doivent changer d'échelle et s'occuper, avec leurs usagers, de restaurer la publicité des terrains de sport pour sécuriser la ville sans la diviser en petits morceaux plus ou moins contrôlés et que, du stade martial de l'urbanisation, on passe enfin à son époque conviviale.

Bibliographie

- Bauman Z. (1999), *Les coûts humains de la mondialisation*, Paris: Hachette
Landauer P. (2009), *L'architecte la ville et la sécurité*, Paris: PUF
Pedrazzini Y. (2005), *La violence des villes*, Paris: L'Atelier
Viot P., Pattaroni L., Berthoud J. (2010), « Voir et analyser le gouvernement de la foule en liesse. Éléments pour l'étude des rassemblements festifs à l'aide de matériaux sonores et visuels », in: *ethnographiques.org*, Numéro 21

Vue aérienne du parc olympique de Londres en chantier, sécurisation des accès et du stade par les enceintes d'eaux (London 2012)





SHARED SPACES FOR MORE THAN ONE THING AT A TIME Partager des lieux pour des usages multiples

Résumé traduit de l'anglais par Caroline Dionne

A l'approche du site olympique de Londres, peu importe d'où l'on vient, la silhouette cannelée du stade olympique apparaît. Perché sur son socle improbable, le futur stade entretient avec les édifices avoisinants des rapports hybrides, annonciateurs d'un renouveau.

Déjà, des usages post-olympiques sont étudiés pour les espaces destinés aux jeux. Pourquoi cette urgence? Le pari de Londres reposait dès le début sur la possibilité de léguer un héritage olympique, sorte de valeur ajoutée pérennisant la venue des olympiades.

Cet héritage, principalement destiné aux friches périurbaines de l'est de Londres, devrait normalement émerger des ruines laissées par les JO : une nouvelle portion d'urbanité avec ses quartiers et ses infrastructures jouxtant les nouvelles installations sportives. « Centre culturel et des médias », voilà l'une des dénominations possibles pour la reconversion de la vaste halle du Centre Olympique des Médias. Une seconde vie qui semble néanmoins peu probable pour une structure borgne de 100 mètres de long, et peu souhaitable en regard de l'activité artistique et culturelle déjà florissante dans les quartiers adjacents.

Liza Fior présente une série de projets d'espaces publics situés à la limite ouest du site des Jeux réalisés par muf architecture art. Les études initiales, qui avaient pour objectif de prendre la mesure de l'infrastructure socio-économique existante, sont abordées en relation avec les nouvelles propositions publiques le long des trajets piétons qui mènent au site olympique. Par ce biais, il s'agit d'aborder les questions suivantes :

- *Comment le caractère propre à un lieu – ses aspects spécifiques – peut-il suggérer les propriétés de nouveaux développements ?*
- *D'abord destinées aux visiteurs, les nouvelles infrastructures peuvent-elles devenir des lieux de vie pour les résidents, l'industrie locale et les milieux artistiques déjà en place ?*
- *Comment concilier ces deux échelles : architecture spectaculaire et vie quotidienne ?*

Conférence de Liza FIOR lors du forum B+F

As I listened to the presentations in Lausanne in March, the relevance of the London experience to the questions can the new neighborhood that is created on the site of the old stadium draw on the existing character and even re-use some of the existing infrastructure, and how can the new development on the lake be knitted into the city? – became more and more apparent.

My presentation began with images from the UK pavilion 2010, Architecture Biennale in Venice and then moved to London's Olympic Park. Our office muf represented the UK at the Venice Biennale with the «Stadium of Close Looking»: a timber 1:10 model of a fragment of London's Olympic Stadium repurposed as a drawing studio, flanked by two explorations of different fragile ecologies a neighborhood and the lagoon. The installation was both an essay on the value of close looking at existing assets before making strategic proposals and a setting and platform for Venetian collaborators and concerns. The final day of the Biennale, 21st November, was perhaps the only day that Sejimas ambition that «People meet in architecture» came true (free of any need to buy a ticket) because that was the only day that it was free to venetians and Venice itself could breach the fence that surrounds the Giardini from the city itself.

How does an avenue for events for visitors become knitted into the city? The pavilion project was temporarily embedded into Venice the city through an artificially constructed infrastructure of relationships established through collaborations and the decision to procure all the exhibition locally, rather than shipping it from the UK, which was part of the speculative exploration which looked for answers to this question.

We have been working on ten public space projects adjacent and en route to the Olympic Site. The projects are both built interventions and explorations of what can be added to a situation without destroying the properties of what is already there.

Alternative Legacies from the Olympic Site to its context.

We have been attempting to understand the complex web of interests since London's bid was announced, initially taking the question to Yale as a design studio and since then through mapping, brief writing, public discussions and built exemplary projects.

London differentiated its bid to the other competing nations by promising a legacy for East London (and the five boroughs that ring the Olympic Park they themselves in the poorest 5% of neighborhoods in the UK). A lot of promises were made. These ranged from tens of thousands of jobs to the greenest of Olympics and the greenest of new neighborhoods.



Projet «Made in», Londres
(muf architecture/art)

The process began by cleaning. This involved both the decontamination of the soil and the removal of businesses from the site. A few of those businesses were savvy and negotiated hard-with the result that a salmon smoking business now has new premises that include a restaurant and conference areas, ready to maximize the opportunities for corporate entertaining in 2012, but most of the other two hundred businesses left both site and neighborhood relocating outside London.

A fence was built around the site and until 2014 the Olympic Park site will remain isolated. It could be said it was always isolated as an industrial neighborhood, surrounded and threaded by river and canals with no reason to go there unless you worked there. But other historic connections and amenities existed on the site and with his development, a school lost its meadow; vegetable growers lost their allotments and local employment was lost. The debates and arguments became polarized and some positions inevitably fixed.

There are precedents for stadia becoming the foundations of making a city, for example the footprint of the Amphitheatre still visible in Arles. In London the master-plan attempts to make a new piece of East London with master-plans for future residential and mixed use neighborhoods with Stadium and Aquatic Centre and a park in the centre.

Initially plans were made to recycle parts of the stadium and the venues themselves for example to create a new creative quarter re-using the 100 meter span windowless Media Centre – but so far no one wants them and the only proposal for the Media Centre for an Indoor Skiing Centre. It had been sold as a low risk Olympics – delivered by developers rather than through public funding – but the economic landscape of 2008 meant that low risk became high risk. The risk registers had to be redrawn. Currently there is a new openness in thinking about what interim uses might be relevant for the empty tracts of land – decontaminated with services but vacant which will remain after the games, when interim uses could mean ten or twenty years until the scale of investment necessary to build the neighborhoods envisaged emerge.

We began by mapping the neighborhood just next to the site. The mapping produced showed that the creative community was already in place, which co-existed with light industrial uses (and some heavier) and mixed tenure housing. This new quarter did not need to be created, but rather the Olympic Park could draw on the rich typologies uses and networks already in place. Close looking demonstrated the thing being «visioned» was already there. We are working on a number of public realm projects around the edge of the Olympic Site and the attempt to make some small direct legacies from and for the Olympic project – a two way traffic of funding coming from the Olympic project to adjacent neighborhoods and in return models for creating public spaces which are embedded in place and where participative is understood as not just public meetings but a methodology that means that the new spaces are «Made in» the locality.

«Made in» is understood as a methodology that includes using local intelligence to develop accurate briefs, ensuring that a client body includes local interests both in the initial phases but also throughout the process including future care and maintenance. They are projects «Made in» the situation, drawing on the existing typologies, both the physical landscape but also the typologies of use, local materials and local fabricators.

All of the public spaces are designed as permanent amenities for the residents whilst being able to be simultaneously framed as way finding and routes for the visitor approaching the Olympic Park.

In many ways the projects are didactic demonstration projects, action research, intentionally speculative, exploring how those promises of a local legacy for the largest of development project might be realized.

Ways this approach played out, by example. Hackney Wick and Fish Island is the area that sits along the Western site boundary, along with the Olympic Site it had the greatest concentration of industry until the 1970's. It always was a mixed-use area a self proclaimed «Factory Town where industry, schools,

civic functions and housing co-existed». The project Made in Hackney Wick Fish Island exists as a design framework which is organizing public realm proposals according to three themes.

Namely:

«Ways in». Using scenography as way finding. Creation of public spaces that are not piazzas on the visitor routes which deliberately draw their properties from the existing topography and use patterns for maximum local benefit.

«Green/Infrastructure». These projects recognize that the road network built for an industrial past is also a corridor of left over green space. We exploit this coincidence by planting it as a continuous strip of mature trees and meadow.

Olympic face/local amenity. Changing the orientation of investment by funding projects on the other side of the development line, the existing neighborhood.

Eight projects are being implemented as demonstration projects; perhaps intentionally didactic, these built projects exist as inhabitable design guidance: most of the elements are procured locally.

Project examples :

Scenography as Wayfinding. These spaces are designed to encourage the informal appropriation of public spaces. Illustrated is «street interrupted». A mature tree is planted in the middle of the street to indicate a social space. The traffic is inhibited, not by bollards but literal street furniture. The large «Hackney Wick» sign was collaboration with the artist in the adjacent studio, the terrazzo plinths made from aggregates (recycled building materials London rock) sourced within two hundred meters.

Public Face/Local Amenity-School Play Ground. The first design move was the shifting of the status of public realm to include the school playground that sits closest to the Olympic site. Interventions include both the built, a climbing structure for the children to «look back» at the media Centre which overshadows them, and a series of give and take proposals including the play bridge which resolves both a planning condition with a bridge which is also a basket ball court.

The double sided Sign Board. A ten metre high sign prominently positioned on the Olympic route is double sided. Announcing both the route East to the new Olympic Park and the route West to the economically depressed Roman Road Street Market, one of London's oldest markets, once flourishing but now with many empty shops.

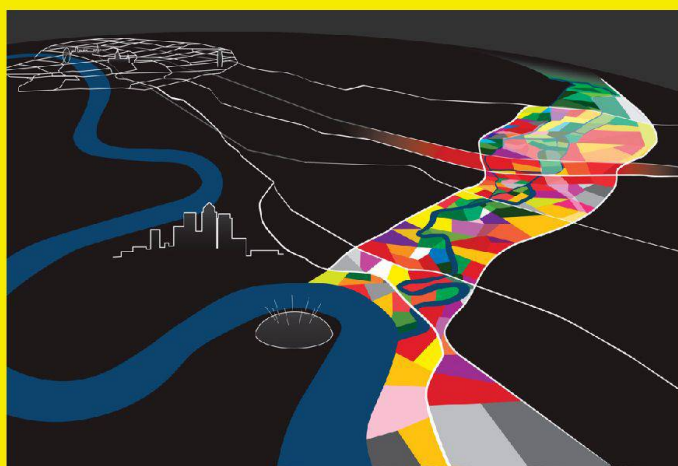
The Made In Hackney Wick and Fish Island Website. This website maps all fabricators and includes industrial horticultural and art production. It is both a directory of manufacturers and artists but also a manual to demonstrate to other architects and developers that they too can draw on the assets that currently exist.

Project details. Hackney Wick/Fish Island, a design framework, design guidance for developers and eight built demonstration projects in collaboration with J&L Gibbons. Commissioned by the LDA and OPLC. Completion Phase 1 Spring 2011, Phase 2 2012.

LEGACY MASTERPLAN FRAMEWORK, LONDRES

Le masterplan pour «l'héritage olympique» est considéré comme l'un des projets de renouvellement urbain les plus significatifs engagés par la Ville de Londres ces dernières décennies. Le projet a été confié à KCAP à l'issue d'une présélection de 34 candidats appelés à élaborer une stratégie globale pour la reconversion du parc olympique et de la Lea Valley peu après les JO de 2012. La planification se poursuit depuis 2007.

La vision proposée par KCAP offre sur 7 ha une mosaïque urbaine flexible, adaptable aux développements futurs incertains de la métropole. Elle vise à réaffecter et à désenclaver les infrastructures olympiques en les exploitant comme catalyseurs pour la création de quartiers denses à grande mixité sociale et programmatique, ancrés sur les centralités existantes, interconnectés par un maillage multimodal et structurés par de généreux espaces publics, notamment un grand parc linéaire baigné par le cours de la Lea.



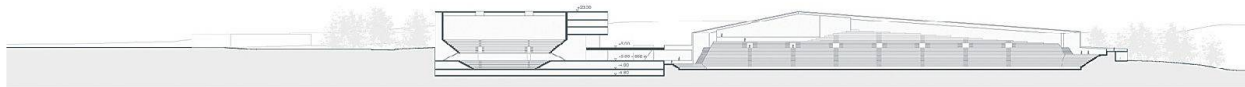
Représentation de la mosaïque urbaine flexible, Legacy Masterplan Framework (KCAP architects & planners)



Visualisation 3D du Legacy Masterplan Framework (KCAP architects & planners)

KCAP Architects & Planners

De renommée mondiale, KCAP Architects & Planners est un bureau d'architecture, design urbain et planification fondée par Kees Christiaanse en 1989 aux Pays-Bas. KCAP a été choisi pour concevoir le cadre du développement urbanistique du Parc olympique de Londres après les JO de 2012. Son projet, le «Legacy Masterplan Framework London», sert de matrice aux interventions architecturales, paysagères et d'espace public, dont celles du bureau muf citées dans le présent cahier.



PROJET DE PARC SPORTIF A LA TUILIÈRE

Un parc des sports

Par une vision globale, nous essayons de réunir les contraires et donner une harmonie et une cohérence à tout ce territoire. Le site est traité comme un grand parc des sports installé dans une clairière composée par l'arborisation existante du vallon du Petit-Flon et d'une densification autour du site englobant la ferme « le Solitaire ». En exploitant le dénivelé, nous avons créé un parc en terrasses, aménageant des plateaux et superposant des lieux et des activités. Le stade lui-même est à demi enterré, pour protéger la piste du vent et ne pas écraser le quartier.

Pour respecter l'idée d'un grand parc paysager, les volumes des constructions du projet sont limités dans leur hauteur afin de leur donner un caractère plus pavillonnaire. Ils ont une expression architecturale unitaire: les volumes sont traités avec des lignes brisées et revêtus de matériaux clairs transparents et translucides. Une place d'accueil dans le prolongement du carrefour de la Blécherette permet de gérer l'interface des transports publics et l'accès principal du site. Les activités multiples et simultanées cohabitent selon une organisation des flux séparés sur plusieurs niveaux.

Le centre sportif est caractérisé par la volonté de créer des relations visuelles et physiques fortes entre les différents programmes, le hall d'accueil s'ouvrant par une grande fenêtre dans le stade d'athlétisme, alors que depuis la place extérieure, un balcon est proposé.

Le flux des personnes sur le site est facilité par la superposition des activités. En surface, les utilisateurs du centre de football et les spectateurs du stade d'athlétisme empruntent les rampes menant au parcours supérieur. De plain-pied depuis le carrefour de la Blécherette, le visiteur accède dans le hall d'accueil du centre qui distribue les programmes sportifs, les commerces et les parkings.

Le centre de football

Le centre de football est situé au nord du stade d'athlétisme et de la salle multisports dans un bâtiment unique qui longe le terrain de jeu principal. Il est aisément accessible par un parcours piéton qui traverse en balcon l'espace du stade. Le centre a l'ambition d'accueillir sous un seul toit toutes les activités tout en garantissant leur indépendance et leur identité dans une cohabitation harmonieuse. Le bâtiment s'organise sur deux niveaux en profitant de la déclivité naturelle du terrain pour loger tous les vestiaires dans un rez-inférieur distribué par trois entrées pour éviter les croisements. La buvette et les locaux des clubs au rez-supérieur profitent d'une relation visuelle privilégiée avec le terrain de jeu. Un grand couvert traversant invite les spectateurs à partager la buvette et accéder aux gradins.

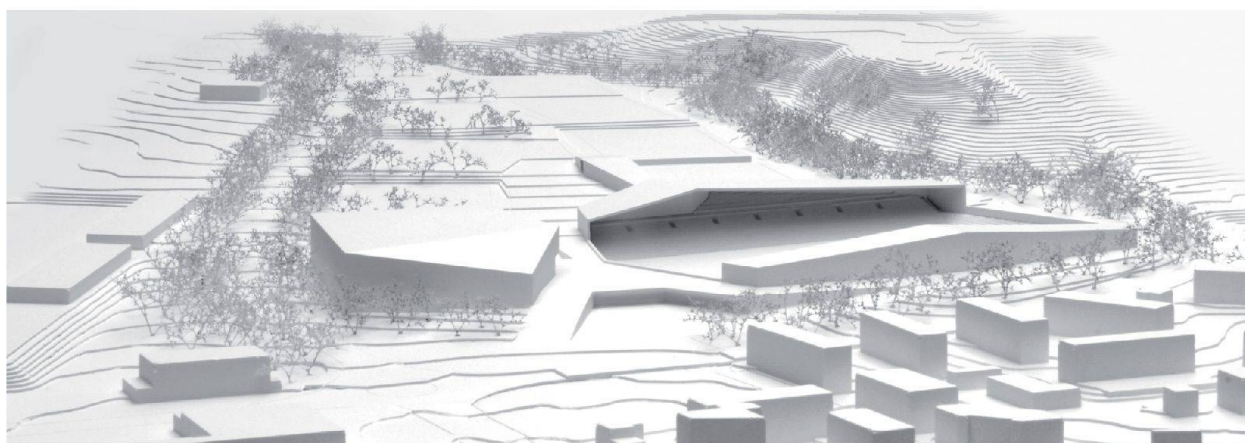
La gestion des véhicules

Afin d'alléger le carrefour de la Blécherette, deux accès aux parkings sont proposés pour le site. Le premier est relié à la route du Châtelard au droit du chemin du Petit-Flon et sert le parking pour les activités du site. Le second est relié à la nouvelle route de Romanel relié à la future sortie d'autoroute et distribue le P+R. Cet accès desservira également les livraisons des commerces et le stationnement des cars. Un accès indépendant est prévu pour le service des parcs et jardins, installé sous les gradins à l'est du site.

Les parcours piétons

Le flux des personnes sur le site est facilité par la superposition des activités. En surface, les utilisateurs du centre de football et les spectateurs du stade d'athlétisme empruntent les rampes menant au parcours supérieur. De plain-pied depuis le carrefour de la Blécherette, le visiteur accède dans le hall d'accueil du centre qui distribue les programmes sportifs, les commerces et les parkings.

Maquette de l'entrée du complexe sportif
(bureau Graeme Mann & Patricia Capua-Mann)





MÉTAMORPHOSE

La rencontre entre le politique et les associations professionnelles est à mes yeux une des missions importantes pour les deux parties et je vous remercie sincèrement de m'avoir associé à cette rencontre. Il est en effet primordial que les préoccupations des uns soient échangées avec celles des autres. La convergence d'un point de vue permet à une idée, à un projet, de faire un pas décisif pour qu'il prenne forme. La divergence permet parfois de mettre un terme à une fausse bonne idée. Elle peut également, au moyen des arguments développés par chacun, faire aboutir une proposition alternative. Le but de l'action politique est d'une part de gérer le quotidien, d'autre part d'avoir une vision du futur. Si la gestion du quotidien est une tâche que je qualifierai de courante, il est plus délicat de faire aboutir des projets qui impliquent une vision abstraite du futur et qui modifient notre environnement bâti.

Le thème choisi pour le forum 2011 « le stade fait-il la ville ? » est un sujet complexe qui a suscité des avis fort partagés quand, dans le programme de législature 2007-2011, la Municipalité de Lausanne a proposé le projet Métamorphose. Celui-ci redessine notre ville sur près de 100 hectares et il ne peut laisser insensible. Il provoque logiquement le débat auprès de la population, des associations professionnelles et du milieu politique. Tout développement urbanistique amène une réaction légitime de la population et Lausanne, dans les années huitante, a régulièrement réagi par voie de référendum remettant en cause les vœux de l'autorité politique. La dimension du projet n'a pas échappé à la règle et une demande de référendum a abouti remettant en cause le projet Métamorphose et principalement la démolition du stade olympique de La Pontaise. Il est à noter que si la qualité de l'ouvrage conçu par M. Thévenaz est reconnue, nous estimons que l'intérêt du développement de la ville et sa responsabilité de densifier priment sur l'ouvrage et son environnement.

Métamorphose fait évoluer trois quartiers de Lausanne sur près de 100 hectares. Il revisite les activités sportives populaires et d'élite de la ville, mais aussi de la région. Par son ampleur, cette mutation de la ville ne peut laisser insensible. Aussi est-il compréhensible que le débat politique ne se résume pas à cela, ni à une décision, car la dimension du projet nous impose un échange dans le temps avec chaque acteur et un travail par étapes. La vision de ces trois quartiers se construit pas à pas. Et ce projet impose au politique que les décisions se prennent pour chaque phase du projet, ce qui permet aux différents acteurs de le faire évoluer. Pour aboutir aux premières réalisations majeures, le conseil communal devra se déterminer sur une bonne quinzaine de préavis. A ce jour, cinq d'entre eux ont été acceptés par le législatif et l'un d'entre eux a fait l'objet d'un référendum remettant en question en particulier la démolition du stade olympique de La Pontaise, ouvrage cinquantenaire. La tentative d'amender une décision de notre conseil communal est un droit démocratique qui remet en cause toute décision de notre conseil. Elle a permis à la population de s'approprier le projet et de faire

part de ses incertitudes. Chaque étape du projet soumis au conseil communal est une démarche participative institutionnelle à laquelle s'associe une démarche participative avec la population et le milieu de la construction.

L'implantation d'un stade dans la ville implique une démarche complète dans la phase de réflexion et de conception, aussi a-t-il été profitable que l'échange avec la population et plus particulièrement avec le conseil communal s'établisse. Celui-ci a souhaité que nous reconsidérions certaines de nos certitudes en demandant à l'autorité exécutive de faire une étude comparative de l'implantation des stades de foot et d'athlétisme sur les sites se situant tant au nord qu'au sud de la ville. Cette demande nous a imposé, pour ces deux stades, de clarifier les accès et ses activités connexes. En effet, on ne peut concevoir un stade dans la ville sans concevoir son lien avec celle-ci. C'est la qualité de la manifestation sportive qui fait le nombre des spectateurs et qui fait vibrer un stade. De plus, l'espace autour des stades pour gérer les flux de personnes est surdimensionné et utile uniquement pour des manifestations importantes. Aujourd'hui, l'espace inutile dans la ville est précieux et l'on se doit de construire un stade dans et pour la ville et non pour une activité spécifique. Vos débats vont enrichir la réflexion amorcée il y a maintenant près de cinq ans et je vous rappelle que la population lausannoise a accepté le projet municipal amendé par le conseil communal. J'ajoute encore que votre profession, par le biais des 54 concurrents du concours d'urbanisme, a plébiscité cette proposition et qu'aucun d'entre eux n'a émis le souhait de conserver le stade actuel.

Intervenants:

Patricia CAPUA MANN, architecte EPFL FAS SIA, bureau Graeme Mann & Patricia Capua-Mann
 Marie-Claude BÉTRIX, architecte FAS SIA, Bétrix & Consolascio architectes
 Eric TILBURY, architecte EPFL, chef du projet Métamorphose
 Daniel ROSSELLAT, Syndic de la ville de Nyon
 Liza FIOR, architecte muf architecture/art LPP, Londres
 Yves PÉDRAZZINI, dr. ès sciences, maître d'enseignement et de recherche au LASUR, EPFL
 Modération: Francesco DELLA CASA, architecte EPFL FAS SIA, architecte cantonal, Genève

Le débat auquel ont pris part tous les participants du forum Bâtir+Planifier 2011 sur le thème «Le stade fait-il la ville?» a soulevé la question cruciale du potentiel des infrastructures sportives et événementielles à générer de l'espace public au sein des nouvelles agglomérations urbaines. Au cours des échanges, une interrogation est revenue à plusieurs reprises: comment faire évoluer les équipements sportifs d'entités closes et hostiles vers des opérateurs dynamiques de la ville? Comment faire d'un stade un «condensateur» urbain à plein temps? Tel fut le leitmotiv de ces échanges, qui ont su trouver dans les projets prévus à Lausanne et dans d'autres villes suisses matière à réflexion.

A la première question de Francesco Della Casa sur les différences entre les grands rassemblements dans les stades et les espaces publics urbains – «plaza de toros ou stade compact?» –, c'est Daniel Rossellat qui a répondu en pointant l'exigence toujours grandissante en matière de sécurité, faisant part de sa préoccupation quant à la nature de cette crainte: «La peur est contagieuse, plus personne n'ose vivre avec le moindre petit risque.» Pour le syndic de Nyon et président du Paléo, l'impératif de prudence pose un véritable défi aux organisateurs: «Le drame c'est qu'on a tellement peur du pouvoir de nuire que le pouvoir de construire devient de plus en plus faible...» Par ailleurs, en matière de gestion des risques et des coûts, il a poursuivi en relevant les différences fondamentales entre les publics des événements sportifs et musicaux. Les infrastructures pour les premiers ne sont pas du tout adaptées aux seconds, et vice-versa.

Daniel Rossellat a également insisté sur l'importance de la programmation d'un stade et le besoin d'une mixité de l'offre. Il a évoqué des exemples à Oslo et à Montréal ou encore le stade de St.-Jakob à Bâle, qui ont su diversifier leurs usages en créant de l'habitat, des commerces ou des équipements universitaires au sein même des complexes sportifs.

Pour lui, l'aspect émotionnel, voire irrationnel du stade dans l'imaginaire collectif du public, compte beaucoup: il s'agit d'une charge émotionnelle qui peut agir positivement sur le financement des projets. Le Centre du sport et de l'excellence qu'il planifie à Nyon sera un exemple de mise à contribution d'investisseurs privés dans la réalisation de stades d'envergure. En tant que défenseur du cofinancement public-privé, il a insisté sur l'audace dont doivent faire preuve les politiques pour diversifier et rentabiliser les équipements sportifs.

Patricia Capua Mann a choisi d'explicitier la façon dont son projet d'équipement sportif à La Tuilière à Lausanne prend en charge la question du stade vide, par opposition au stade plein. Persuadée que l'absence de clôtures dans les écoles peut également s'appliquer aux stades pour améliorer leur qualité d'espace ouvert au public, elle a insisté sur l'importance pour les habitants de pouvoir profiter de l'équipement vide, en absence d'évènement, au quotidien. Cette ouverture

du stade aux riverains peut se concrétiser par le principe de transparence, entendue comme perméabilité à la fois physique (de parcours) et visuelle (de perspective) vers l'intérieur du stade et inversement, vers la ville. Elle a également rappelé que la réalisation du stade d'athlétisme au nord de Lausanne fait partie d'un projet beaucoup plus vaste, qui consiste à déplacer des infrastructures sportives pour construire des logements.

Eric Tilbury a continué en rappelant les deux projets d'équipements entrepris à Lausanne: le stade de La Tuilière à échelle locale et à la périphérie nord de la ville, et le stade de football – futur Stade du Léman – dans un contexte plus global et une attitude différents, au sud. Le projet d'urbanisme dont il porte la responsabilité prévoit par ailleurs que l'espace libéré par la démolition des stades au nord permette la réalisation de l'éco-quartier des Plaines du Loup, important pour une ville-centre qui manque cruellement de logements.

Eric Tilbury est revenu à plusieurs reprises sur l'engagement de Métamorphose à considérer ces infrastructures comme «de nouveaux morceaux de ville». Il n'a pas nié la difficulté particulière du site choisi pour le futur stade de football, du fait qu'il soit enclavé. Différentes solutions sont possibles pour remédier à cet obstacle, telles que le franchissement ou la couverture de la voie rapide, options à résoudre par l'actuel concours d'architecture. Il a aussi réaffirmé l'absence de solutions toutes faites et signalé le poids du facteur «environnement» et de son potentiel à modeler l'équipement qu'il est censé accueillir. Il a invité ceux qui jugent le projet de stade à cet emplacement inutile, à faire la part des choses en évaluant ce qu'on y gagne ce qu'on y perd. Enfin, pour Eric Tilbury le choix des architectes compte beaucoup – le fait qu'ils sachent non seulement construire un bon stade, mais aussi et surtout la ville. L'ouverture du stade à la population et son intégration au quartier sont pour lui un impératif du futur projet.

Liza Fior qui avait présenté ses interventions «low-tech» sur certains espaces publics du chantier olympique de Londres 2012, a cité l'exemple du stade de Pittsburgh, une ville en déclin qui renaît à chaque fois que l'équipe locale y joue. Elle a fait part de la préoccupation des aménageurs à ce que le stade ne devienne pas un non-lieu, et a considéré avec perplexité la facilité avec laquelle est attribué le label développement durable.

Sur la question de l'animation, Liza Fior aime laisser place à l'imprévu, rappelant combien des initiatives non concertées peuvent animer les infrastructures sportives. Elle a détaillé plusieurs exemples, dans le contexte du chantier olympique. Liza Fior est aussi de l'avis que la population doit pouvoir s'appropriier le vide des grands stades.

En matière d'insertion urbaine, l'architecte neuchâteloise Marie-Claude Bétrix a fait part de son expérience avec le

nouveau stade Letzigrund à Zurich. Conçu comme un espace ouvert sur la ville, le stade ne dispose pas de parkings, son emplacement central ne le permettant pas. Elle a expliqué comment, pour certains événements exceptionnels, les rues voisines sont réquisitionnées et a insisté sur l'importance des dégagements extérieurs pour un stade, qui peuvent comme à Zurich, être des rues ou des espaces publics. La plupart des participants ont reconnu le caractère exceptionnel de l'intégration du Letzigrund à la ville.

Au cours du débat, la plupart des intervenants ont évolué en apportant des éléments supplémentaires à leurs exposés. Le télescopage des différentes positions fit apparaître certaines divergences entre les participants. Il y avait d'un côté ceux qui affirmaient, projet à l'appui, que le stade peut «faire la ville». Marie-Claude Betrix, Eric Tilbury et Patricia Capua-Mann ont de bonnes raisons d'en être convaincus: ils sont tous engagés dans des projets de nouveaux équipements sportifs qui aspirent précisément à cette dimension urbaine. Pour ces trois experts de la construction, le caractère ouvert d'un stade n'est pas une caractéristique secondaire. Il est précisément l'objectif qui doit configurer le projet dans son ensemble.

Face à ce consensus optimiste, deux interlocuteurs ont tenté une analyse critique de la question. Daniel Rossellat est revenu à plusieurs reprises sur le constat qu'un stade est tout d'abord un dispositif de production, autonome et de ce fait détaché de son contexte urbain. Quant à Yves Pedrazzini, il a fait part de son inquiétude au sujet de la part grandissante des enjeux sécuritaires dans ce type d'infrastructures.

L'intégration à ce colloque d'un projet réalisé, et unanimement admiré pour son ouverture sur la ville a certainement fait pencher la balance du côté des optimistes. Le Letzigrund est à lui seul la preuve incontestable que le stade peut et doit «faire la ville».

Avec le soutien de nos sponsors:

L a u s a n n e



Schindler

Et de nos partenaires:

sia

société suisse des ingénieurs et des architectes
groupe professionnel architecture

FSU



BBA Bund Schweizer Architekten

FAS Fédération des Architectes Suisses

FAS Federazione Architetti Svizzeri

UPIAV

union patronale des ingénieurs et architectes vaudois

